



Dorothea Tanning, *Birthday*, 1942  
huile sur toile, 102.2 x 64.8 cm, Philadelphie, Philadelphia Museum of Art.

# Tableaux pour Dorothea

Julia Drost

**A**u mois de décembre 1942, alors qu'il neige à gros flocons, la sonnette retentit à la porte d'un atelier new-yorkais. À l'intérieur, Dorothea Tanning et son chevalet. Derrière la porte, un artiste allemand en exil, arrivé de France dix-huit mois auparavant. Max Ernst, qui est marié depuis un an à la riche galeriste et collectionneuse d'art Peggy Guggenheim, est en quête de jeunes talents en vue d'une exposition qui, à l'initiative de Marcel Duchamp, aura lieu en janvier à la galerie Art of This Century de Peggy.

De cette première entrevue entre lui et la peintre de trente-deux ans qu'est alors Dorothea Tanning, Max Ernst dira plus tard qu'elle était « une bienheureuse rencontre<sup>1</sup> ». Dans son autobiographie, Dorothea est plus diserte : « Chargé de choisir des tableaux pour une exposition qui devait s'appeler Trente femmes (par la suite Trente et une), il se rendait en émissaire consentant dans les ateliers d'un bouquet de jeunes et jolies artistes qui, en plus d'être jolies (elles n'y pouvaient rien), prenaient leur statut d'artistes très au sérieux<sup>2</sup>. » Elle poursuit par

---

1. Max Ernst, « Notes pour une biographie », dans *Écritures*, Gallimard 1970, p. 71.

2. Dorothea Tanning, *Birthday*, Santa Monica et San Francisco, 1986, p. 14 ; trad. fr. de M. Fong, Paris, Christian Bourgois, 1989, p. 15.

la description de Max Ernst dont le regard se porte immédiatement sur le chevalet et l'autoportrait qui s'y trouve : la jeune femme s'est représentée, le buste dénudé, devant une enfilade de portes ouvertes, dans une condensation et un enchevêtrement de l'espace qui ne peuvent appartenir qu'au domaine du rêve. Lorsque Max Ernst demande le titre de ce tableau énigmatique, Dorothea ne sait que répondre. « Alors vous pourriez l'appeler Birthday<sup>3</sup> », lui conseille-t-il. Quatre ans plus tard, le 24 octobre 1946, Max Ernst et Dorothea Tanning célèbrent leurs noces en même temps que Man Ray et Juliet Browner. Peu après ce « double mariage », Dorothea envoie à Man et à Juliet une lettre pleine d'humour : « En ce jour très important qu'est notre anniversaire de mariage (une semaine), nous pensons à vous et à tout le plaisir que nous avons partagé<sup>4</sup>. »

Cette attention, immédiate, aux anniversaires, qui deviendra un leitmotiv de la relation entre elle et Max Ernst, déterminera une forme de rituel du don et de l'accueil, de la dévotion et de l'acceptation, mais aussi du jeu et du partage. Les anniversaires, moments de remémoration et de reviviscence, ainsi que les gages d'amour, signes et mises en mémoire de leur histoire, prendront dans leur vie commune et leur œuvre respective une signification toute particulière.

De 1943 à 1973, Max Ernst dédie chaque année une toile à son épouse : les fameux D-paintings, tableaux pour Dorothea. La lettre D est insérée dans chaque composition, même s'il faut quelquefois, comme dans un jeu, l'y découvrir car elle ne se révèle pas toujours au premier regard. Les D-paintings sont 36 offrandes amoureuses de Max Ernst à sa femme : 34 ont été peintes à l'occasion de son anniversaire, une à l'occasion de leur mariage et une pour leurs noces d'argent. Elles sont parmi les travaux les plus intimes de l'artiste. Tel un précieux trésor, elles ne quittent jamais l'appartement ou la maison du couple et ne sont visibles que pour lui. Du vivant de Max Ernst, les D-paintings

n'ont pas été reproduites ni exposées et elles ne l'ont été que rarement après sa mort. Dorothea Tanning les a cédées au musée Max Ernst à Brühl, ville natale de l'artiste, à l'occasion de l'inauguration de ce musée où elles sont exposées aujourd'hui encore, constituant un groupe d'œuvres à part entière<sup>5</sup>.

Le couple vit à New York durant deux ans, mais la situation de Max Ernst dans le monde de l'art, après son divorce d'avec Peggy, est de plus en plus difficile et, en 1946, lui et Dorothea s'installent à Sedona, petite ville du désert de l'Arizona proche du territoire des Indiens Hopi. Ils ne retournent ensemble en Europe qu'en 1953. Paris, où la scène artistique est désormais dominée par l'art informel et la peinture gestuelle, ne leur plaît guère. Le grand prix de la peinture qui est décerné à Max Ernst lors de la Biennale de Venise en 1954 leur permet d'acheter une ancienne ferme à Huismes, près de Chinon, dans la vallée de la Loire – le « jardin de la France ». Puis, en 1968, à la demande de Dorothea, le couple s'installe à Seillans, dans l'arrière-pays provençal de la Côte d'Azur. Max conserve un atelier à Paris, rue de Lille, où il meurt en 1976, dans la nuit qui précède son 85<sup>ème</sup> anniversaire.

Ces 36 tableaux, des petits formats pour la plupart, partagent de multiples caractéristiques avec l'œuvre tardive de l'artiste, tant sur le plan des motifs – paysages et forêts étranges, Loplops et couples d'oiseaux, personnages baroques – que sur celui de la technique. Max Ernst déploie ici tout l'éventail de ses techniques indirectes : décalcomanie, frottage, grattage, collage et assemblage.

---

3. *Ibid* p. 71.

4. Lettre de Dorothea Tanning à Man Ray et Juliet Browner, 31 octobre 1948, Getty Research Institute, Special Collections (9300027).

5. Makkusu Erunsuto Ten. « kyoï to miwaku no genso uchu – Exhibition of Max Ernst », éd. par the Museum of Modern Art, Wakayama, et autres, cat. exp., Tokyo, 2001.



Il semble que les D-paintings des premières années fassent allusion d'une manière très personnelle à leur couple, comme dans le cas du premier cadeau, une huile sur bois intitulée *D-1943*, réalisée selon un procédé auquel Max Ernst s'intéresse depuis la fin des années 1930, dans le sillage de l'artiste espagnol Oscar Dominguez : la technique de la décalcomanie. Au cœur



Max Ernst, *D 1943*, 1943, huile sur bois, 24 x 19 cm, Brühl, Max Ernst Museum Brühl

de deux formations rocheuses qui se dressent contre un ciel bleu, l'artiste insère deux silhouettes. À droite, surmonté de la lettre D, le profil d'une femme aussitôt reconnaissable à ses yeux clos, son front haut, son nez, sa bouche et son menton. À gauche, un profil qui évoque un oiseau avec un bec pointu et ce qui est assurément un œil, dans lequel on devine sans mal un autoportrait de l'artiste qui s'est représenté à maintes reprises sous la forme d'un oiseau nommé Loplop. Les deux visages sont tournés l'un vers l'autre dans une familiarité partagée. Et les deux pitons rocheux qui naissent d'un même bloc soulignent le lien indissoluble du couple dont la relation est vue dans la lumière la plus limpide, en dépit de la nuit.

Le deuxième D-painting aussi semble inspiré directement de la vie commune des deux artistes. À travers une sorte de fenêtre, *D-1944* ouvre sur une sculpture vue de dos. Un cœur rouge portant la lettre D est dessiné sur le cadre en pierre de la fenêtre. Dans l'ouverture,



Max Ernst, *D 1944*, 1944, huile sur bois, 15,2 x 15,2 cm, Brühl, Max Ernst Museum Brühl

une créature à cornes semblable à un taureau se découpe contre un ciel bleu ; les cornes de l'animal rappellent une sculpture réalisée par Max Ernst au cours de la même année, *Le Roi jouant avec la reine*. Ces deux figures de joueurs d'échecs, hommage de l'artiste à sa nouvelle reine, sont peintes durant l'été 1944, dans la maison que le couple loue à Long Island. Le titre se réfère à la passion qu'ils ont l'un et l'autre pour le jeu d'échecs, évoquée dès leur première rencontre dans l'atelier de Dorothea. D'innombrables photographies immortalisent les parties d'échec qui ont sans doute agrémenté leur existence solitaire dans le désert de l'Arizona et, en regardant attentivement le tableau de Dorothea, *Max in a Blue Boat* (1947), on découvre la présence d'un échiquier entré elle, au premier plan, et son époux. Car elle aussi fait de ses œuvres des cadeaux pour Max, non sans humour et esprit ludique, tel le collage dans lequel il est représenté en

petit garçon et dont Max Ernst dira qu'il s'agit d'un « très beau portrait d'anniversaire<sup>6</sup> ». Les anniversaires : autant d'occasions de faire don de soi à l'être aimé en lui offrant son art.

L'histoire des gages d'amour remonte à l'Antiquité. Dans *L'Art d'aimer*, Ovide recommande aux amants de se donner réciproquement des témoignages de leur amour par des cadeaux « bien choisis », : « Je ne te conseille pas de faire des cadeaux coûteux (...) Offre-lui-en de tout petits mais – en homme avisé – bien choisis<sup>7</sup> ». Lorsque, en 1954, Max offre à Dorothea la peinture *Trois fleurs pour D*, dans laquelle il a peint des fleurs-coquillages, il semble se référer expressément à la



Max Ernst, *Trois fleurs pour D (D 1954)*, 1944, huile sur bois  
37,5 x 45,6 cm, Brühl, Max Ernst Museum Brühl

tradition immémoriale de l'offrande de fleurs. Mais les gages d'amour de Max et de Dorothea sont des cadeaux singuliers : œuvres d'art réalisées pour l'être aimé, ils portent une histoire commune et, à travers eux, chacun fait don de son art à l'autre. Mieux, dans les D-paintings, la femme aimée, dont le nom est symboliquement abrégé par la lettre D, est incorporée à l'image, une particularité que l'on peut rapprocher de la nouvelle codification des gages d'amour qui apparaît au Moyen Âge. À partir de l'époque médiévale, il est en effet de plus en plus grossier d'offrir des cadeaux matériels car l'amour véritable, en particulier dans la tradition allemande de l'amour courtois<sup>8</sup>, réclame des présents d'une nature plus éthérée que d'imposants ou coûteux cadeaux, lesquels dénotent désormais un manque de sincérité. La lettre d'amour gagne en importance et devient un gage très prisé. L'auteur d'une telle lettre se livre à celle à qui il s'adresse et lui fait don de son temps. On est ainsi tenté de voir dans les tableaux de Max Ernst des lettres d'amour métonymiques – des lettres rédigées dans la langue des peintres. Du reste, le *Poème-D-1958* indique que Max Ernst a très probablement conçu les D-paintings comme des tableaux sans mot ni inscription mais qu'il identifiait à des poèmes. Cette manière ludique de s'affranchir des étiquettes et des genres est caractéristique du peintre. En 1922, déjà, Louis Aragon nommait « Titres-poèmes » les longues inscriptions des premières peintures sur motifs imprimés, réalisées vers 1920. Et dans le *Dictionnaire abrégé du surréalisme* d'André Breton et Paul Eluard, Max Ernst se dit « peintre, poète et théoricien surréaliste ». Abolir les frontières imposées par les genres est un des principes esthétiques de la révolution surréaliste, qui

---

6. Lettre de Max Ernst à Dorothea Tanning, 4 avril, sans mention de l'année, collection privée, France.

7. Ovide, *L'Art d'aimer*, traduit du latin par D. Robert, Actes Sud - Thésaurus, 2003, p. 229.

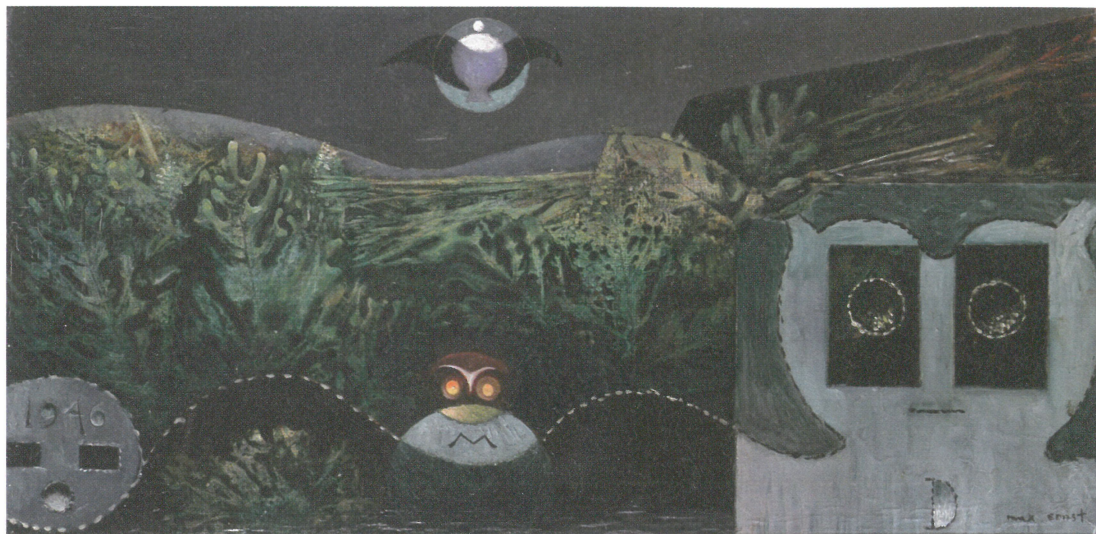
8. Voir « Ludger Lieb, Kann denn Schenken Sünde sein ? » dans *Geist und Geld*, éd. par Annette Kehnel, Francfort-sur-le-Main, 2009, p. 185-218.

appelle à une unité nouvelle entre l'art et la vie. Dans les poèmes-objets qu'André Breton crée à partir de la fin des années 1920, les mots et les choses interagissent en un jeu poético-artistique ; les objets et les éléments visuels trouvent leur place entre les mots « sans jamais faire double emploi avec eux<sup>9</sup>. » Or, ces poèmes-objets sont pour la plupart des cadeaux adressés à des femmes qu'il apprécie et admire.

Les offrandes amoureuses de Max Ernst à son épouse se distinguent, cependant, par leur durée dans le temps et par le fait que leur but premier, contrairement aux gages d'amour traditionnels, n'est pas la séduction : elles visent bien davantage la remémoration, la reviviscence et la réassurance. Les D-paintings retracent une relation amoureuse sur plus de trois décennies, un fait rare dans l'histoire et que l'on peut comparer au *Livre de l'anniversaire* de Juliette Drouet, carnet dans lequel Victor Hugo écrivait, chaque année, quelques mots (vers ou prose) pour célébrer leur première « nuit d'amour », le 16 février 1833. Et parce que les D-paintings symbolisent une forme particulière de partage de l'existence dans lequel Max Ernst s'est donné à la femme aimée, ils permettent de saisir dans le détail l'évolution de son œuvre tardive : des paysages lumineux, presque rians, qui contrastent fortement avec les toiles sombres des années de la guerre, aux objets-assemblages de la fin des années 1960 et 1970, en passant par les collages pleins de fantaisie de papiers peints et les Loplops. Dans les D-paintings, l'amant est présent en personne : en offrant son œuvre, il fait don de lui-même, mais dans une relation réciproque puisque la femme aimée est elle aussi partie intégrante du cadeau.

On serait donc enclin à voir dans les D-paintings une allusion à l'importance que Dorothea Tanning, en tant que peintre, a pu avoir pour l'art de son époux. L'année de leur mariage,





Max Ernst, *Les phases de la nuit* (D 1946), 1946, huile sur toile  
28 x 56,5 cm, Brühl, Max Ernst Museum Brühl

Max Ernst peint pour elle un tableau d'un format un peu plus grand, intitulé *Les Phases de la nuit*. Un oiseau noir déploie ses ailes devant une lune pâle. La faible clarté lunaire colore d'une teinte bleu-vert la végétation dense qui occupe le second plan de cette composition onirique. Mais la véritable source lumineuse de l'image semble ailleurs : une chouette, nimbée de la lumière qui émane de ses propres yeux, occupe le centre du tableau. Le « M » qui figure sur le poitrail de cet oiseau de nuit, représenté les ailes ouvertes, en fait l'*alter ego* de l'artiste. Son aile gauche le relie à un autre oiseau de nuit sur lequel on lit le « D » de Dorothea. Que celle-ci soit située dans une boîte évoquant une maison renvoie à un passage de son autobiographie dans lequel elle a écrit à propos de son mari : « C'était comme

---

9. André Breton, « Situation surréaliste de l'objet » (1935), dans *Oeuvres complètes*, Paris Gallimard, coll. Pléiade, vol II, 1992, p. 480.

10. On trouvera l'ensemble des textes du « Livre de l'anniversaire » dans Juliette Drouet - Victor Hugo, *Correspondance*, Paris, Fayard, 2001.



s'il avait enfin trouvé une maison. Oui, je crois que j'étais sa maison. Il vivait en moi ; il me décorait ; il veillait sur moi<sup>11</sup>.» À droite, la courbe ondulée de l'autre aile relie la chouette à une sorte de masque sur lequel est écrit « 1946 ». Le titre, *Les Phases de la nuit*, évoque le devenir et la dissipation de la nuit en tant que métaphore de l'être, mais aussi la nuit comme temps de la connaissance. Les images nocturnes dominent dans les D-paintings. La nuit, source de lumière dont l'artiste tire son inspiration, est un topique du romantisme allemand – on pense ici à Novalis et à Hölderlin. *Les Phases de la nuit* revêt une importance particulière pour Max Ernst puisqu'il en peint une autre version<sup>12</sup> au cours de la même année, dans un format beaucoup plus grand et avec de légères variantes – addition de formules mathématiques et d'un cœur rouge –, qui configure une monumentale déclaration d'amour. Le fait que ces tableaux aient été dédiés à Dorothea dénote que celle-ci a été pour Max Ernst une source d'inspiration permanente au long des trois décennies qu'ils ont vécues ensemble. Témoignage d'un partenariat artistique particulièrement fécond, les D-paintings sont aussi une des plus belles déclarations d'amour de l'histoire (de l'art).

Traduit de l'allemand par Anne-Emmanuelle Fournier.

---

11. Dorothea Tanning, *Birthday*, *op. cit.* p. 16.

12. Voir Werner Spies, Sigrid et Günter Metken, *Catalogue raisonné 1939-1953*, n° 2508.